

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il
lui a été possible de se procurer. Les détails de cet
exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue
bibliographique, qui peuvent modifier une image
reproduite, ou qui peuvent exiger une modification
dans la méthode normale de filmage sont indiqués
ci-dessous.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

L'OPINION PUBLIQUE.

“Veritas Prævalebit.”

VOL. I.

VENDREDI, 3 MARS, 1893.

No. 12.

L'OPINION PUBLIQUE.

Rédacteur en chef.....Louis-H. Taché.
809, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 1579.

Éditeur, secrétaire de la rédaction et administrateur.....Edouard Delpit.
715, bâtisse New-York Life,
Bureau de poste, boîte 2071.

Prière de faire toutes remises d'argent par lettre enregistrée ou mandat postal.

ENTRE NOUS.

NOTRE NID.

Quel bonheur ! Enfin le jour tombe.

Ton ramier,
Ma colombe,

Rentre avec joie au colombier.

Notre nid est petit, modeste ;

Mais pour nous, qui tant nous aimons,
Il est bien riche, et grand de reste,
Car tu l'emplis de tes chansons.

Mon aile est pesante et lassée

Et le vent
L'a glacée :

La bise est froide bien souvent !
Mais lorsque j'ai vu la demeure
Où toujours tant nous nous aimons,
Fatigue, adieu ! car voici l'heure
Des caresses et des chansons.

Ah ! tu vaud mieux qu'un diadème,

Petit nid !
Que je t'aime !

Que de fois mon cœur t'a béni !
Gardons donc, ô ma toute belle,
Aussi longtemps que nous vivrons
Un culte pieux et fidèle
Pour notre nid et nos chansons.

ERNEST MARCEAU.

L'honorable M. Haultain, premier ministre du Nord-Ouest, et les députés et sénateurs des Territoires se sont réunis en caucus samedi, au sénat. Ils ont décidé de demander pour la législature des Territoires le contrôle absolu du subside fédéral, comme cela existe dans les autres provinces. Actuellement le parlement du Canada vote de l'argent pour des fins déterminées, tout comme le budget fédéral. La législature est obligée d'appliquer ces fonds aux objets spéciaux pour lesquels ils sont votés, et à la fin de l'année ce qui n'est pas dépensé retombe dans le trésor fédéral.

Les politiciens des Territoires prétendent qu'en ayant

le contrôle de cet argent, la législature pourra faire des économies qui seront appliquées à des améliorations locales.

On a remarqué que, durant la session locale, les députés anglais ont invariablement voté en bloc. Il est possible que cela pousse la majorité française à se montrer plus unie à l'avenir.—(La Minerve.)

M. Tarte télégraphie à l'Électeur :

“ Je ne crois pas me tromper en vous disant que sir Hector prendra, sur la question des écoles, une attitude propre à éclairer l'opinion sur les motifs qui ont décidé la référence aux tribunaux.”

Les députés tories d'Ontario insistent pour que M. Meredith entre dans le cabinet pour faire échec à M. McCarthy, dont ils redoutent l'influence.

M. le sénateur Bernier est de retour de l'Ouest.

Interrogé par le correspondant de la *Minerve* sur ce que pense actuellement l'archevêque de Saint-Boniface de la question des écoles, M. Bernier dit que Mgr Taché suit avec une vive anxiété l'action du gouvernement et les manifestations de l'opinion publique. Son intention de revendiquer nos droits jusqu'au bout reste toujours la même.

Un ouvrier habitant un village près de Dresde s'est fait condamner à l'amende dans des circonstances assez singulières. Devant faire inscrire à l'état civil un enfant nouveau-né, il avait imposé comme prénoms Robespierre et Danton. Sur le refus de l'officier de l'état civil, il s'est retiré et une lacune est restée dans le registre des naissances. Le jugement, confirmé en appel, porte que, dans un Etat chrétien et monarchique, ces prénoms ne sont pas plus admissibles que ceux de Cartouche ou de Mandrin.

Drôle de liberté que celle dont on jouit là-bas !

L'enquête devant le comité des privilèges a été émouvante.

Elle a amené des révélations écrasantes pour M. Bourbonnais, dont elle a ruiné la tentative de défense.

M. Bienvenu Marcoux a rendu un témoignage terrible.

L'affaire est claire. M. Bourbonnais a fait nommer son beau-frère Marcoux garde-forestier par M. Duhamel, avec l'intermédiaire de M. Charleson. Son beau-frère n'a jamais fait un pouce d'ouvrage. Et cependant, M. Bourbonnais, député, qui savait cela, a fabriqué des comptes fantaisistes, retiré pour Marcoux \$ 1.700, en a donné \$ 500 à son beau-frère et en a gardé \$ 1.200 par devers lui. Marcoux a trouvé que Bourbonnais ne lui donnait pas assez d'ar-

gent et l'a menacé. De là, tiraillements, chicane, rupture et déclaration accusatrice de Marcoux contre Bourbonnais.

Telles sont les grandes lignes de cette sale affaire.

C'est étonnant comme le rédacteur de la *Vérité* a l'épiderme sensible. Pour une petite leçon que lui a servie l'*Opinion Publique*, il consacre le tiers de ses écrits du dernier numéro de la *Vérité* à une réponse, grave cette fois. Il ne fallait pas moins, d'ailleurs, pour entasser autant de choses drôles.

M. Tardivel prétend qu'il n'a pas injurié. Il a la mémoire bien courte et ses écrits ne tiennent guère plus d'un moment, pour lui-même comme pour le public. Mais je laisse cela de côté, puisqu'il paraît revenu à de meilleurs procédés.

Il s'offense cependant de l'accusation que j'ai portée contre lui d'avoir dénaturé le sens d'un paragraphe de l'*Opinion Publique* et faussé la vérité. M. Tardivel a bel et bien dit que j'ai écrit que le livre du père Lacasse est fait dans un mauvais esprit. Cela donne à entendre que j'ai blâmé l'idée principale qui a inspiré ce livre. Pourtant je n'ai jamais parlé que d'un sujet contenu dans ce livre, celui que l'*Étendard* avait fait connaître au public, l'*éducation pratique*, dont on parle tant aujourd'hui et que l'on s'obstine malheureusement à combattre en beaucoup de quartiers. Voici, d'ailleurs, la citation, dont M. Tardivel n'avait pris que quelques mots :

“ Si c'est ailleurs comme cela, le livre du révérend père doit être d'une faiblesse désolante. Mais là n'est pas le mal. Ce livre est écrit dans un mauvais esprit, en ce sens que, sous prétexte de protester contre les réformistes en matière d'éducation, il prend occasion de vanter un système qui est foncièrement impropre à faire sortir nos gens de la position inférieure qu'ils occupent au Canada.”

Quant au reste du livre, il contient bien des bonnes choses, à côté de banalités, de naïvetés et de lieux communs qui peuvent plutôt endormir que faire du mal.

M. Tardivel déclare que l'*Opinion Publique* est une œuvre malsaine !... Un journal est-il ou accomplit-il une œuvre?... La parole est à M. Tardivel.

La *Vérité* prétend que c'est mal de faire connaître les bonnes œuvres des grands auteurs français qui ont aussi écrit des choses répréhensibles. Voilà une étrange théorie. Avec quoi voulez-vous que l'on chasse ce goût de littérature de portiers que l'on a répandu dans nos populations? Vous voulez empêcher nos gens de lire ce qui est bon dans Musset, Hugo, Lamartine, Châteaubriand, Gautier, Coppée, Sandeau, Feuillet, Flaubert, Leconte de Lisle, et dans les œuvres de toute cette légion de grands écrivains qui ont ébloui le monde et jeté sur la France ce nouvel éclat du génie que nul autre pays n'a pu égaler, en disant que c'est leur donner le désir d'avoir toutes les œuvres de ces écrivains que de les citer !... Les cours de littérature admis dans nos collèges ne contiennent-ils pas des extraits des grands auteurs, de Voltaire même? Mais, oui, donnons chaque semaine les belles et bonnes pages de ces écrivains et l'on n'aura pas besoin de les acheter en entier. Et, d'ailleurs, n'est-il pas de fait que ces livres sont dans toutes les bibliothèques des gens qui achètent intelligemment, — dans la vôtre comme dans la mienne? Vous les avez toutes lues, M. Tardivel, vous vous en êtes gorgé, vous en avez été enthousiasmé, car vous

dites que “ ces sataniques tristesses et ces désespoirs antichrétiens de Musset sont racontés dans un langage enchanteur.” Et vous qui avez lu les bonnes et les mauvaises œuvres, vous voulez empêcher les autres de connaître les bonnes.

Quelles étranges notions! Quelle curieuse prétention !... Quelle frappante logique !...

Je ne crois pas me tromper en disant que c'est élever les esprits, ennoblir les cœurs et développer les intelligences que de faire connaître les plus belles pages de la grande littérature française. C'est sans doute un malheur que ces œuvres soient parfois signées d'un nom compromis au point de vue catholique; mais il est si difficile de trouver quelque chose ici-bas qui ne soit un peu mélangé de bon et de mauvais, que le rêve de M. Tardivel est d'un autre monde et que ses notions sont à la fois impraticables et inintelligentes. Ce que c'est que d'avoir du jugement pour tout envisager de travers !...

“ L'honorable M. Casgrain, procureur général, a exposé à la chambre son *bill* de judicature, qui, désormais, marquera une époque dans l'histoire de notre organisation judiciaire.

“ Nous croyons être l'interprète de tous ceux qui l'ont entendu en offrant à l'honorable procureur général les félicitations les plus chaleureuses. De l'aveu de tous, il a fait un exposé magistral. La chambre l'a écouté avec une religieuse attention. Elle sentait que ce n'était pas là un discours ordinaire, mais qu'une grande œuvre, une œuvre hardie, fortement conçue et d'une haute portée, lui était annoncée.

“ Le beau travail de M. Casgrain a excité l'admiration des deux côtés de la chambre. L'honorable M. Marchand a chaleureusement félicité le procureur général.

“ M. Casgrain aura la gloire et le mérite d'attacher son nom au premier grand *bill* de judicature que nous ayons eu depuis le *bill* fameux de Cartier, en 1857. Comme son illustre prédécesseur, il aura présidé à l'inauguration d'un nouveau et important régime judiciaire.

“ Cela, joint à la révision du code de procédure, suffirait seul à illustrer le passage d'un homme politique au poste élevé de procureur général.”

Le *Courrier du Canada* a raison de rendre à M. Casgrain cet hommage bien mérité. Le projet de loi, tel que proposé, devra subir quelques modifications avant de revenir devant la chambre, à la prochaine session, mais n'en constitue pas moins la base et les grandes lignes d'après lesquelles doit s'opérer la réorganisation judiciaire de la province de Québec.

La *Patrie* vient d'entrer dans sa quinzième année. Peu de journaux ont eu autant de retentissement dans notre monde politique. M. Beaugrand en jeta les bases dans le champ libéral qui, jusqu'alors, n'avait guère produit que des ruines en fait de journaux et fit mentir la légende qui voulait que les feuilles politiques ne fissent jamais la fortune de leurs propriétaires.

A de certaines époques, la *Patrie* a tenu le haut du pavé dans le journalisme canadien, éclipsé même les meilleures feuilles du temps. Compter les plumes remarquables qui ont écrit dans la *Patrie* serait grouper une large partie de nos littérateurs d'un talent réel.

Aujourd'hui, notre confrère est moins bruyant que jadis, mais sa rédaction, très bien faite, est sous le contrôle

d'un ancien, M. Rémi Tremblay, dont le talent, l'esprit et les aimables qualités se manifestent là comme dans ses relations personnelles.

Dire que l'*Opinion Publique* souhaite continuation de vie et de prospérité à la *Patrie* est une banalité peut-être, mais exprime un vœu bien sincère chez elle.

L'honorable A. R. Angers est évidemment entré dans la politique avec l'intention d'y rester pour assez longtemps. Il vient d'acheter à Ottawa, au prix de \$ 15,000, une très jolie résidence, dont il pourra se défaire au même prix quand il le voudra.

Lorsqu'un homme politique a quelque fortune personnelle, comme M. Angers, cela évite à ses adversaires une foule de suppositions malveillantes qui ne manquent généralement pas d'avoir cours, dans un pays où le *boodlage* croît aussi facilement que parmi nous.

ÉVANGILE.

En ce temps-là, Jésus, seul avec Pierre, errait
Sur la rive du lac bleu de Génésareth,
A l'heure où le brûlant soleil de midi plane,
Quand ils virent, devant une pauvre cabane,
La veuve d'un pêcheur, en longs voiles de deuil,
Qui s'était tristement assise sur le seuil,
Retenant dans ses yeux la larme qui les mouille,
Pour bercer son enfant et filer sa quenouille.
Non loin d'elle, cachés par des figuiers touffus,
Le maître et son ami voyaient sans être vus.
Soudain, un de ces vieux dont le tombeau s'apprête,
Un mendiant, portant un vase sur sa tête,
Vint à passer et dit à celle qui filait :
"Femme, je dois porter ce vase plein de lait
Chez un homme logé dans le prochain village.
Mais, tu le vois, je suis faible et brisé par l'âge.
Les maisons sont encore à plus de mille pas,
Et je sens bien que, seul, je n'accomplirai pas
Ce travail, que l'on doit me payer une obole."
La femme se leva sans dire une parole,
Laissa sans hésiter sa quenouille de lin
Et le berceau d'osier où pleurait l'orphelin,
Prit le vase et s'en fut avec le misérable.
Et Pierre dit :

"Il faut se montrer secourable,
Maître ; mais cette femme a bien peu de raison
D'abandonner ainsi son fils et sa maison
Pour le premier venu qui s'en va sur la route.
A ce vieux mendiant, non loin d'ici, sans doute,
Quelque passant eût pris son vase et l'eût porté."
Mais Jésus répondit à Pierre :

"En vérité,
Quand un pauvre a pitié d'un plus pauvre, mon père
Veille sur sa demeure et veut qu'elle prospère.
Cette femme a bien fait de partir sans surseoir."
Quand il eut dit ces mots, le Seigneur vint s'asseoir
Sur le vieux banc de bois, devant la pauvre hutte ;
De ses divines mains, pendant une minute,
Il fila la quenouille et berça le petit ;
Cela fait, se levant, il fit signe et partit.
Et quand elle revint à son logis, la veuve,
A qui de sa bonté Dieu donnait cette preuve,
Trouva, sans deviner jamais par quel ami,
Sa quenouille filée et son fils endormi.

FRANÇOIS COPPÉE.

SILHOUETTES PARLEMENTAIRES.

GEO. WASHINGTON STEPHENS, M.P.P.

Ni bourgeois ni gentilhomme. — Trouva dans son berceau une belle fortune dont il s'est servi pour embêter ses concitoyens. — Spécialité d'*irréducentisme*. — Au fond, très banal, et ne néglige pas les opérations profitables. — Utopiste, sans conviction. — Pose au *yankeecisme* et au *j'menfoutisme* fin de siècle. — Affecte de se moquer de tout, mais a l'épiderme d'une sensibilité incroyable. — C'est un plaisir pour ceux qui connaissent ce faux *bull dog* de lui tirer sous le nez des pétards qui le font sauter. — L'odeur de la poudre le met en fuite aussi bien que les listes de souscription. — Affecte en parlant d'être dégoûté, blasé ; circule autour de son pupitre, enjambe sa chaise, défonce ses poches de culottes, arrache ses pans d'habit et se chatouille lui-même pour provoquer une hilarité qui ne vient jamais en dépit de copieuses citations des humoristes les plus convaincus de la grande république. — S'irrite d'être plus riche que ce petit monde-là et pourtant de compter si peu. — Fut député dans le mauvais temps et se fit battre, au moment d'arriver au pouvoir, par un adversaire négligeable qui eut simplement le soin de payer les petites dépenses que le millionnaire économisait. — Se fit rebattre entre deux conservateurs, à la grande joie des libéraux, et émigra à la campagne, où les honnêtes gens l'élurent au parlement actuel pour se rendre aussi désagréable à ses nouveaux alliés qu'il l'était à ses anciens amis.

Brouillon, mais pas si méchant qu'on le croit ; en somme, parfaitement insupportable. — Se fait une règle de conduite de tout briser, de tout empêcher, de tout casser, de tout déranger, sauf le rendement de ses revenus. — Des gens sont enchantés de faire des heureux ; lui n'est jamais aussi satisfait que lorsqu'il a mis tout le monde dans le pétrin. — Sa béatitude consiste, du haut de son palais de la rue Dorchester, les pieds au feu, le ventre à table, son carnet de chèques à portée de sa main, à voir le pauvre peuple patauger dans la *bonette* jusqu'au cou. — Il se réjouit alors et triomphe de la toute-puissance des revenus héréditaires qui l'ont mis à l'abri des misères de ce monde. — Les badauds croient qu'il déteste les Canadiens et qu'il aime les Anglais. — Quelle blague ! Laissez les Anglais lui demander quelque chose, et vous verrez. — Eh ! non, il bénit des cloches à la campagne, il compère avec les vieux Canucks, il inaugure les loges et ouvre les *meetings* avec la même désinvolture, pourvu que cela ne coûte pas trop cher.

La vache enragée a manqué à ses débuts, sans quoi il eût fait un homme utile. — Il est assez instruit, énergique. — On nous reproche quelquefois de ne pas savoir lui parler, de lui mettre la main du mauvais bord : est-ce notre faute si personne ne sait par quel bout le prendre ? — C'est un liseur, une espèce d'artiste, un homme du monde avec la raideur du million, tempérée par la pseudo-bonhomie du candidat probable. — Son infortune au conseil fut de ne pas devenir maire, à la chambre de n'être pas fait ministre. — Il a cru remplacer ces deux titres récalcitrants par ceux de *chien de garde* : le premier lui eût suffi.

TOUCHATOUT.

LE DICTIONNAIRE RENVERSÉ.

Hors les jours d'élection, les jours de réception et les jours où l'on décerne les prix de vertu, le compte-rendu des séances de l'Académie française se réduit à cette ligne discrète, mais qui en impose : "La compagnie a travaillé au dictionnaire." D'aucuns se sentent pénétrés de respect pour ce labeur constant et silencieux; d'autres raillent.

Renan évaluait à douze cents ans le temps qu'il faudrait à ses confrères pour terminer leur besogne linguistique. On pouvait donc dormir en paix. D'ici douze siècles, on aura le temps de voir venir! Mais il paraît que nous sommes sous le coup de menaces plus prochaines: M. Gréard, rapporteur de la commission du dictionnaire, vient de présenter à l'Académie un rapport sur les réformes que la commission propose à la compagnie.

Que les Français des deux mondes se tiennent pour avertis! Il s'agit de simplifier l'orthographe. Béni soit l'Académie, si elle mène ce projet à bonne fin! D'après M. Gréard, il faudrait changer le pluriel pour certains mots en transformant l'*x* en *s*. Ainsi on dirait: *cheuens* pour *cheveux*. Puis la savante compagnie propose d'unifier l'orthographe des mots qui, dans leurs composés, redoublent sans raison certaines lettres ou les suppriment, comme *siffler* et *persiffler*, *souffler* et *boursouffler*, *tonner* et *détoner*. De même, l'*f* pourrait se substituer au *ph*, comme cela est déjà fait dans *fantôme* et *faisan* qui, d'après l'étymologie, ne devraient pas s'écrire ainsi.

L'Académie propose aussi de supprimer tous les tirets qui ont été déjà pros crits arbitrairement d'un certain nombre de mots composés.

Pourquoi écrit-on *eau de rose* et *eau-de-vie*? Ce qui est moins logique de la part de l'Académie, c'est de conserver ce tiret dans *français-latin*, *sourd-muet*, *petit-fils*, *grand-oncle*. Pourquoi remplacer des règles connues par d'autres inconnues? C'est remplacer une difficulté par une autre. Il faudrait surtout éviter les exceptions.

L'Académie veut aussi supprimer l'accent circonflexe et régulariser l'emploi des accents graves et aigus.

"Y a-t-il lieu de continuer à écrire, dit M. Gréard, *avènement* et *événement*, *latrerie* et *idolâtrie*, il *plaît* et il *taît*, *religieux* et *irreligieux*, *rebelle* et *rébellion*, *tenace* et *ténacité*, *serein* et *sérénité*, *s'énamourer* et *s'enorgueillir* ou *s'enivrer*?"

"On a substitué l'accent grave à l'accent aigu dans *sève*, *piège*, *collège*, *assiège*. Pourquoi laisser l'accent aigu dans *dussé-je*, *puissé-je*, *aimé-je*?"

"Est-il nécessaire de distinguer par un signe extérieur la *la* article de *là* adverbe, *des* article de *dès* conjonction, *ou* conjonction de *où* adverbe, alors que la fonction du mot dans la phrase établit nettement la différence?"

La presse française a accueilli avec assez de mauvais vouloir ces propositions. Plusieurs journaux n'en voient pas l'utilité et accusent l'Académie d'illogisme. Mains changements projetés mèneraient à la confusion. Il n'est pas indifférent parfois de savoir si *ou* est adverbe ou conjonction. Ainsi, dans le *Mariage de Figaro*, quand Marceline exige que le malin barbier l'épouse, selon sa promesse, il se présente un exemple à propos. Figaro a signé un engagement dans lequel il disait: "Je payerai Marceline en ce château *ou* je l'épouserai." Est-ce *ou* conjonction? Est-ce *où* adverbe? Faute d'un accent bien indiqué sur le papier, Brid'Oison hésitait: M. Gréard, plus fort que Brid'Oison, eût-il prononcé de suite?

Il y a des réformes qui s'imposent; mais, en matière de langue, ce ne sont pas les corps savants qui font la loi: c'est l'usage, c'est le peuple. Il appartient à l'Académie de ratifier et d'accepter les changements faits par tout le monde.

RÉCITS ET SOUVENIRS,

PAR JOSEPH MARMETTE.

Dans un premier article, nous avons esquissé rapidement les *Récits* si nationaux dont M. Marmette a enrichi notre jeune littérature. Aujourd'hui, parlons de ses *Souvenirs*.

Je n'ai jamais eu un regard bien tendre pour trois espèces de livres: les lettres privées, les impressions de voyages et les souvenirs d'un auteur. Des lettres privées, même celles de Mme de Sévigné, de Chesterfield et de Mlle de Guérin, gagneraient presque toutes à rester telles: entre les mains d'étrangers, elles se déflorent et perdent leur parfum. Le vieux proverbe a dit, d'une manière peu parlementaire, je l'avoue, mais avec trop de vérité: "A beau mentir qui vient de loin." Et quant aux souvenirs d'un auteur, ils portent la plupart du temps sur des personnes, des choses et des événements tout à fait indifférents au lecteur.

Aussi ne fut-ce pas sans une certaine crainte que j'abordai la lecture de la seconde partie du livre de M. Marmette.

Un premier chapitre m'emporta de Windsor à Saint-Augustin, en Floride. Le train était rapide, pas assez cependant pour me priver d'une vue du Niagara en hiver. "Stalactites, immenses stalagmites, colonnades gigantesques d'un temple merveilleux, statues étranges composant des groupes bizarres et qu'on croirait venues directement du temple de Jaggrenat, tout ce fouillis d'une architecture indescriptible vous apparaît à travers une buée qui jette un demi-jour mystérieux sur l'éphémère et fantastique édifice." Avec l'auteur, "nous nous glissons sur la pente raide et glacée de la falaise;" avec lui, "sous nos pieds, le sol tremble au fracas de la masse de ces eaux de nos mers intérieures qui s'engouffrent là, dans un espace de moins de trois mille pieds. Éclatant comme le pétilllement de la fusillade sur le grondement du canon entendu à distance, des crépitements secs se détachent en *pissicati* de l'ensemble de la symphonie monstrueuse hurlée par les millions de voix de l'abîme en délire."

Voilà le peintre de la nature. Vous venez de le voir aux prises avec l'un des plus grandioses spectacles de la terre et en présence duquel le pinceau de Châteaubriand lui-même s'arrêta comme épouvanté. Voici maintenant le peintre d'art. Nous sommes à Washington et nous visitons le Capitole. Regardons le groupe de Christophe Colomb: "La manière étrange dont Colomb tient le globe qui semble menacer le ciel, l'attitude fort peu distinguée que lui donnent ses jambes écartées et son buste jeté en avant le font plutôt ressembler à un athlète qui va lancer son disque, ou mieux encore à un vulgaire joueur de boules, qu'à l'illustre et grave découvreur du Nouveau-Monde. La femme sauvage, grotesquement accroupie à côté, ajoute encore au ridicule de cette œuvre d'art qui n'est certes pas d'un véritable artiste."

Cette critique et beaucoup d'autres qu'il faut lire sont certainement d'un homme au goût développé et d'un écrivain à la plume finement taillée.

La description de la vie à Saint-Augustin, que M. Marmette nous donne dans son troisième chapitre, est tout ensoleillée des rayons du midi, toute brûlante de ses feux, tout embaumée de ses parfums. Comme l'on goûte cette lecture quand la bise souffle au dehors, quand le froid réduit l'âme à l'état d'un fossile et quand la barbe du soleil lui-même est couverte de frimas !

Au reste, on se tromperait si l'on croyait que le livre n'est tout entier qu'une série de descriptions. Ce sont des souvenirs et il y a, de fait, en maints passages, des anecdotes et des aventures, les unes gaies, les autres historiques, qui réveillent l'attention et initient le lecteur à la connaissance des mœurs et manières de nos cousins des États.

Il y a des hommes qui ne voient dans Paris que la bacchante éhontée ou la grande révolutionnaire. De retour chez eux, ils ont hâte de raconter ce qu'ils ont entendu entre la poire et le fromage et de jeter du noir à foison sur les pauvres Parisiens qui, il faut le savoir, s'en inquiètent fort peu et s'en fâchent encore moins. A en croire ces moralisateurs obstinés, tous les Parisiens sont des impies, toutes les Parisiennes, des danseuses de ballet. En quelle société se sont-ils trouvés là-bas ?

M. Marmette a eu le sens délicat de découvrir sous les vagues écumantes de la grande ville le courant tranquille, pur et modeste qui emporte le grand nombre. Littérateur lui-même, il nous fait mieux connaître quelques auteurs aimés. Quiconque a su l'amour sincère de M. Marmier pour notre Canada, quiconque a pu jouir des effusions de sa belle âme dans les ouvrages qu'il a laissés sera heureux de passer quelques minutes dans sa compagnie. La science et la modestie, le bon ton et la simplicité, l'amitié et l'abandon de ce noble vieillard sont peints de main de maître et laissent au lecteur un souvenir ineffaçable.

Chez Jules Claretie, nous faisons connaissance avec plusieurs écrivains célèbres et c'est pour nous un indigne plaisir. Il y a tant de charmes à trouver l'homme véritable sous l'écrivain officiel.

L'auteur nous convie ensuite à une triple revue : une revue des portraits des personnages historiques de notre siècle, où, comme lui, nous aimons à analyser leurs traits et leurs caractères ; la revue des quarante Immortels lorsqu'ils sont en séance solennelle, et enfin la revue des revues, la revue de Longchamps.

On retrouve dans ces descriptions une érudition de bon aloi, mêlée à une richesse d'expression rarement égalée dans nos ouvrages canadiens. Nous ne reprocherons à M. Marmette qu'un petit défaut, et encore le ferons-nous avec toutes réserves : peut-être est-il un tantinet timide, soit dans ses appréciations, soit dans ses expressions. Il nous semble qu'il gagnerait à être un peu plus audacieux : ses idées auraient plus de relief et son style plus de couleur.

Nous ne le suivrons à Londres que pour le féliciter d'avoir montré un petit coin de l'exposition de 1886 et un grand coin de la "reine des brumes." On apprend et on jouit, en lisant son livre : *utile dulci*.

VECCHIO.

RÉCITS DU LABRADOR.

UN RÊVE.

Il y a bien des années de cela, je parcourais en canot, selon mon habitude, le littoral du Labrador canadien.

C'était en juillet. La chaleur était accablante. Je pagayais péniblement sous le soleil ardent qui mettait ma cervelle en ébullition malgré le vaste *suronâ* qui recouvrait mon chef rasé jusqu'à l'épiderme.

Tout en cuisant et en pagayant, je songeais avec une certaine amertume aux richesses que devaient contenir les roches que je frôlais de mon canot.

En voyant ces granites, ces gneiss, ces micaschistes, en arrêtant mes yeux sur les trapp, sur les expansions porphyriques qui les recouvraient, en admirant les reflets soyeux et irisés des cristaux qui tapissent les anorthosites labradoriennes, je ne pouvais m'empêcher de penser aux minéraux précieux que ces formations recèlent toujours.

Je voyais comme en un songe ceux que l'avenir réservait aux explorateurs plus heureux, plus savants ou plus riches que moi et je soupirais en me rappelant que Dieu interromprait certainement mon existence avant que fût achevée l'œuvre que j'avais entreprise.

Tout en rêvant ainsi, j'avais fait du chemin et le soleil baissait à l'horizon. L'heure du campement allait sonner.

Je me dirigeai vers le fond d'une baie longue et étroite, très rapprochée de moi, où je parvins en peu de temps. J'atterris sur le sable, montai mon canot au plain et dressai mon humble campement.

Après avoir étendu sur le sol de nombreuses branches flexibles de sapin odorant, j'allumai mon feu de veille et me couchai pour me livrer plus à l'aise aux pensées qui avaient abrégé la longueur de ma route.

En face de moi s'étendaient calmes et déjà sombres les eaux de la baie où je devais séjourner une nuit. Sur le rivage opposé campait, sur le plus haut du plain sablonneux, limité vers la terre par d'énormes escarpements granitiques, une famille de sauvages montagnais, dont je distinguais à peine les silhouettes atténuées par l'ombre.

Peu à peu, tout devint vacillant, indécis, confus et se perdit dans l'obscurité, et bientôt mes pensées elles-mêmes ondoyèrent avec les objets environnants.

Seul, le feu de mes voisins, quoiqu'il me parût prodigieusement éloigné, était resté nettement perceptible à mes yeux fatigués et à mon intelligence engourdie.

Combien de temps restai-je ainsi, dans cet état d'anesthésie étrange qui n'est ni la veille, ni le sommeil ? Je ne saurais le dire.

J'en fus arraché par les éclats d'une lumière intense, dont l'étincelle électrique la plus vive serait impuissante à donner la plus faible idée. Le pauvre foyer des Montagnais s'était transformé et c'est de lui que s'échappait le flot de lumière étincelant qui venait de frapper mes regards.

L'énergie de ce foyer était telle que le rayonnement de ses ondes pénétrait la muraille rocheuse et me permettait d'en distinguer les parties intégrantes.

Sous l'influence de cette lumière inouïe, les transformations les plus singulières s'accomplissaient. Je

voyais distinctement les granites, les gneiss et les micaschistes se décomposer en leurs éléments. Les feldspath ondulaient en laves prodigieuses, les quartz coulaient en fleuves d'une limpidité parfaite et les micas recouvraient d'un dôme cristallin et flexible toute cette matière liquéfiée. Au centre de ces ondes minérales apparaissaient de nombreuses taches aux teintes ardentes et variées, de nombreux filons liquides éclatants.

Eblouie d'abord, ma vue s'habitua peu à peu à cette incandescence, s'y plongeait avidement et j'assistais troublé et ravi à cette analyse merveilleuse de la roche aux entrailles indestructibles.

Le phénomène, cependant, touchait à sa fin, et la synthèse de toutes les substances désagrégées ou liquéfiées s'accomplissait presque subitement. La matière reprit sa structure primitive.

La lumière semblait avoir changé de nature. Elle ne transformait plus les minéraux, mais elle pénétrait plus loin dans les profondeurs de la terre et mes yeux se reposaient alors sur les eaux bleues d'un lac entouré de mornes arrondis, complètement dénudés et tout sillonnés de filons entre-croisés de toutes couleurs. Les rives de ce lac étaient formées d'un sable très fin, très aggloméré et d'un blanc jaunâtre rosé. J'en distinguais nettement la texture et la composition. C'était du kaolin très pur, qu'eussent envié les fabriques illustres de Saxe, de Sèvres et de Limoges.

Du pied des roches, immergeant du kaolin même, s'élançaient plusieurs veines parallèles, d'un rouge sang de bœuf tacheté de violet irisé. Je reconnaissais le cinabre, si précieux comme minerai de mercure. Plus loin, des filons noir mat et noir brillant, constellés de parcelles lumineuses, se cotoyaient en gagnant le sommet des hauteurs. C'était de la galène et de l'oxyde d'étain ou cassitérite.

Plus loin encore, encastrés dans la pierre, je voyais d'énormes cristaux hexagonaux de molybdénite, de bismuthine, de cobalt arsénical; et des filaments d'argent natif rejoignaient des pépites d'or pur verdies par la lumière mystérieuse qui éclairait toutes ces richesses. Au-dessous, les minerais de cuivre se mélangeaient aux minerais de nickel, et les fers spathiques et oxydulés le disputaient aux oligistes et au fer hydraté.

Je ne savais où arrêter mes regards séduits et je baissais les yeux pour reposer un instant ma vue fatiguée par tant de splendeurs.

J'étais au comble de mes vœux. Ces gisements que j'avais tant cherchés étaient là, à quelques pas de moi. Je les voyais. Un effort, et je les touchais.

Je n'avais jamais douté de leur existence. Je savais que les lois de la nature sont invariables et que Celui qui les conçoit ignorait le caprice. Je ne pouvais douter qu'aux lieux où il avait placé des granites, des gneiss et des micaschistes, il n'eût également placé les substances minérales qui les accompagnent toujours. Et je relevai les yeux.

Toutes les matières que j'avais contemplées quelques instants avant avaient disparu et des gemmes étonnantes les avaient remplacées.

Des grenats énormes jetaient des lueurs de sang. Des tourmalines noires lustrées et cannelées s'élançaient d'un seul jet de la base des rochers jusqu'à leur

sommet. Des corindons répandaient des feux rouges; des topazes jaunes, des beryls vert d'eau et des spinelles bleus étincelaient partout. C'était un éblouissement.

Un prisme hexagonal énorme, au sommet coupé parallèlement à la base et comme décapité, couronnait le faite de la montagne. Il était d'un vert d'herbe très doux et de la transparence la plus parfaite et la plus pure.

C'était une émeraude. Et quelle émeraude! Les richesses du monde entier, les bijoux réunis de toutes les couronnes de l'univers n'auraient pu suffire à en payer la valeur.

Je n'y tins plus et m'élançai d'un bond vers cette merveille....

Une impression de froid désagréable me saisit, et tout à coup le spectacle qui se déroulait à mes yeux disparut, et je me réveillai barbotant dans la mer, où je venais de choir idiotement.

La lueur tremblotante du feu de veille des sauvages était seule perceptible encore, et l'obscurité m'enveloppait de toute part.

Hélas! J'avais rêvé.

HENRY DE PUYJALON.

LE MEILLEUR MOMENT DES AMOURS.

Le meilleur moment des amours
N'est pas quand on dit : je t'aime.
Il est dans le silence même
A demi rompu tous les jours;

Il est dans les intelligences
Promptes et furtives des cœurs;
Il est dans les feintes rigueurs
Et les secrètes indulgences;

Il est dans le frisson du bras
Où se pose la main qui tremble,
Dans la page qu'on tourne ensemble
Et que pourtant on ne lit pas.

Heure unique où la bouche close
Par sa pudeur seule en dit tant !
Où le cœur s'ouvre en éclatant,
Tout bas, comme un bouton de rose!

Où le parfum seul des cheveux
Paraît une faveur conquise !
Heure de la tendresse exquise
Où les respects sont des aveux!

SULLY PRUDHOMME.

ZOLA.

C'est au lendemain de son troisième échec à l'Académie qu'il me fait plaisir, à moi Français, de lui crier du fond de l'Amérique: " Bravo! C'est bien mérité." Car, si je suis inconnu, je suis, du moins, une des voix de cette foule que les œuvres de cet écrivain ont toujours écoeuvée et qui, vivant loin du pays natal, aurait désespéré de la patrie si Zola était entré à l'Académie, à la veille de la condamnation du grand Français!

Je sais bien que plus d'un salon littéraire se complaît dans la lecture des *Rougon-Macquart* ou de la *Débâcle*; je sais bien qu'on y a trouvé, paraît-il, des beautés comme des sensations nouvelles, et que certaines " haultes et honestes dames " se délectent à la lecture des amours de Nana au fond de leur boudoir. Je ne doute pas enfin

que les millions ne soient venus avec les éditions indemniser les sueurs du grand homme.

Mais je n'oublierai jamais que, dans mes courses incessantes à travers les Etats-Unis, dans les salons de New-York ou de Washington comme dans les camps de la prairie ou des montagnes Rocheuses, partout, toujours, j'ai vu, j'ai entendu juger la France par les ouvrages d'Emile Zola.

C'était au temps où Morès venait de mettre une balle dans la tête d'un coquin dont la peau rapporta bien des dollars à certains magistrats. J'entrai dans le salon de la charmante Mme X..., à Deadwood, où la conversation tomba naturellement sur la France, et je constatai vite, une centième fois de plus, que les ouvrages de Zola réglèrent toutes les opinions très arrêtées de l'assistance sur mon pays natal. Nos paysans étaient ceux de la *Terre*; nos ouvriers, les Rougon-Macquart, parbleu! leurs patrons, les rentiers de *Germinal*, et nos gentils-hommes, ceux qui faisaient antichambre chez Nana....

Il faut avoir passé par là, à Deadwood comme à Washington, au nord comme au sud, il faut avoir subi des centaines de fois cette conviction faite, à l'étranger en général, que notre race est une race de plaisir et de prostitution, en bas comme en haut, pour se rendre compte de la rougeur qui vous monte au front, de la brûlure qu'on emporte au cœur, de la haine qui vous y reste pour ceux qui font ainsi juger la grande patrie de par le monde! Oui, quatorze siècles durant, nos pères ont travaillé pour faire de notre pays, de notre race, les premiers du monde, pour qu'à ce nom de *France* tous vinssent à s'incliner! Mais ils avaient compté sans l'école naturaliste dont Zola est le grand Orient et qui, de par la grâce de l'imprimerie et des milliers d'éditions, a changé tout cela: on sourit maintenant à ce nom sacré, et la masse, la très grande masse, qui apprend notre histoire et fait l'étude de nos mœurs dans les romans de Zola, — comme, chez nous, beaucoup l'ont fait dans ceux d'Alexandre Dumas, — nous tient pour une race *finie*.

Vous direz que la vie d'une nation ne dépend pas d'un homme, que cela passera: d'accord; les individus meurent, mais le mal qu'ils ont fait leur survit.

Vous ajouterez que j'exagère l'opinion des lecteurs étrangers: en réponse, j'en appellerai loyalement ici en témoignage tous les voyageurs qui ont pris la peine d'étudier le jugement des Américains en général sur notre nation. Je suis sûr d'avance de la réponse.

Zola a pris une fille malade qu'il a voulu faire passer pour la France: il l'a déshabillée et, véritable Barnum de la prostitution, avec son talent très réel et peu enviable, il l'a affichée aux quatre coins du monde. On payait pour entrer, naturellement. Il y a eu foule, comme il y aura toujours foule, jusqu'aux derniers jours du monde, pour voir ce qui est défendu, pour toucher ce qui doit rester secret. Au seuil, en payant son obole, les femmes — vos filles, peut-être — laissaient leur pureté, et les hommes — vos collégiens, probablement — laissaient leur idéal. En dedans, ils voyaient, ils touchaient toutes les pourritures: pourriture de gourgandines, qu'on disait être aux étrangers les femmes de France; pourriture de laboureurs, qu'on croit être les paysans de France; pourriture de soldats, couronnement suprême de l'édifice, dernière et suprême insulte à la nation, qu'on dit être les soldats de France.

Quel est celui qui s'est jamais senti meilleur après ce

cyclorama si étudié? Quel est celui qui s'est jamais senti plus fort au sortir de ces lectures? Littérature énermée, appauvrie jusqu'au rachitisme à travers une longue suite de générations et qui, pourtant, Dieu le veuille! immortelle comme le phénix, peut, doit renaître de ses cendres plus saine, plus forte et, par conséquent, plus chaste à l'aurore du vingtième siècle.

Alors, — que ce soit le vœu du fond du cœur! — Zola sera oublié et laissé aux portes du logis comme à la porte de l'Académie.

Ses millions, gagnés à salir son pays, lui suffiront!

R. AUZIAS-TURENNE.

LES YEUX.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore;
Ils dorment au fond des tombeaux
Et le soleil se lève encore.

Les nuits, plus douces que les jours,
Ont enchanté des yeux sans nombre;
Les étoiles brillent toujours
Et les yeux se sont remplis d'ombre.

Oh! qu'ils aient perdu le regard,
Non, non, cela n'est pas possible!
Ils se sont tournés quelque part
Vers ce qu'on nomme l'invisible.

Et comme les autres penchants
Nous quittent, mais au ciel demeurent,
Les prunelles ont leurs couchants,
Mais il n'est pas vrai qu'elles meurent.

Bleus ou noirs, tous aimés, tous beaux,
Ouverts à quelque immense aurore,
De l'autre côté des tombeaux
Les yeux qu'on ferme voient encore.

SULLY PRUDHOMME.

ERNEST PACAUD.

Ce nom seul évoque chez moi tout un monde de souvenirs.

Il y a dix ans bientôt, j'allais à Québec pour la première fois de ma vie. J'étais tout frais éclos du collège, où je venais de terminer mes humanités. La chambre siégeait encore à cette période de l'année et j'avais hâte d'entendre les treize députés libéraux qui formaient à eux seuls le groupe oppositionniste fulminer contre le parti au pouvoir. On se battait dru et ferme du côté de l'opposition et un organe ministériel avait même dit en parlant des *treize*: "*Non numerantur, sed ponderantur.*" De fait, la qualité suppléait à la quantité. Jamais on ne vit une opposition plus alerte ni plus vigoureuse. Elle avait pour organe l'*Électeur*, dont la toilette, à cette époque, était assez modeste, mais qui se vengeait du sort en livrant au gouvernement du jour une guerre sans trêve ni merci. Ernest Pacaud était le rédacteur en chef de ce journal qui, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, faisait un bruit d'enfer dans la vieille capitale et tout le district de Québec.

Je connaissais déjà Ernest Pacaud de vieille date. C'était un ami de mon père et tous deux avaient, en 1878, organisé le parti libéral dans le dis-

trict de Trois-Rivières. Tous deux aussi avaient payé cher ce dévouement à leur parti, car, au lendemain de la victoire des conservateurs, ils avaient été impitoyablement destitués de leurs fonctions. On dit que la parenté du malheur crée des liens chers au cœur humain. En effet, une secrète sympathie nous unissait depuis longtemps. Je pensai que je devais une visite à cet ancien ami de la famille et je pris le parti d'aller renouveler connaissance avec lui dans les bureaux de l'Électeur.

L'humble gazette rouge avait ses quartiers sur la rue de la Montagne, vers le milieu de cette côte célèbre qui fait le désespoir des étrangers. Je crus rêver en franchissant le seuil du vaillant organe libéral. Une immense salle aux vitres poussiéreuses, aux coins frangés de toiles d'araignées séculaires, véritable capharnaüm indescriptible, renfermait les divers services du journal, administration, rédaction, impression, expédition. Un vieux paravent décoloré, relique d'un autre âge, séparait Pacaud et le fidèle Barthe du restant des mortels et constituait le sanctuaire éditorial. Le reste était abandonné au factotum chargé de concentrer dans son unique personne les fonctions de distributeur, messager, collecteur, etc., etc.

Dans les coins s'empilaient, sous une couche vénérable de débris de toute espèce, les numéros restant, les échanges et autres reliquats dont la vente formait le plus clair revenu de cet employé multiple.

Pas besoin de caisse ni de coffre-fort. Si, par hasard, un bon vieux rouge s'oubliait au point de venir solder son abonnement, si un veuf exploré venait consacrer quelques sous à la glorification de sa défunte, les fonds avaient vite trouvé place dans la poche de Pacaud, où ils se trouvaient parfaitement à l'aise.

En hiver, la question du chauffage venait un peu compliquer la situation et enfler les frais généraux; mais on trouvait encore moyen d'y faire face. Tous les matins, Pacaud envoyait chercher chez lui le bois nécessaire au maintien d'une température raisonnable et l'on voyait bientôt reparaitre le messenger-administrateur-expéditeur, le nez rougi par la bise, les mains enfouies dans une paire de mitaines oubliées par quelque politicien échauffé, et traînant dans une vieille caisse montée sur deux patins la provision de calorique quotidien.

Et pourtant, c'est dans ce petit bureau que s'écrivaient ces articles fameux qui ébranlaient dans sa base le parti conservateur alors tout-puissant à Québec. C'est derrière le vieux paravent décoloré que les Laurier, les Mercier, les Langelier, les Pelletier (Pantaléon), les Marchand, les Gagnon, les F. X. Lemieux et tant d'autres créaient de toutes pièces ces amères diatribes, ces puissantes philippiques qui allaient droit au cœur des grands du jour et faisaient vaciller leur trône.

Les saisies et les procès qui tombaient dru comme grêle sur le pauvre petit organe libéral ne pouvaient pas étouffer ses cris et ne faisaient qu'exciter sa verve implacable.

Ernest Pacaud était l'âme de ce journal. C'est ce petit diable d'homme qui, doué d'une activité fiévreuse, généreux et dévoué jusqu'à l'excès, mettait en branle toute l'organisation libérale du district de Québec. Malgré son apparente jeunesse, déjà à cette époque Pacaud n'était plus l'un des jeunes du parti. Plusieurs de ma génération seraient peut-être portés à croire qu'Ernest Pacaud n'est qu'un ouvrier de la onzième heure. C'est là une erreur profonde que je tiens à rectifier. Dès sa sortie du collège, en 1867, Pacaud prenait rang parmi les plus vaillants joueurs du parti. La fortune

ne souriait guère au parti libéral il y a vingt-cinq ans. Nous avons été écrasés de Gaspé à Pontiac et il fallait du courage et du cœur pour recommencer la bataille après tous les désastres que nous avons essuyés. La jeune génération ignore peut-être que durant vingt années, de 1867 à 1887, Ernest Pacaud a pris part à toutes les élections fédérales et provinciales, dans les luttes de *hustings*. Il a parlé dans quarante comtés et n'a jamais été choisi que pour les postes difficiles. Nos amis se frottaient les mains d'aise lorsqu'ils voyaient apparaître Pacaud sur le *husting*. C'est qu'il avait la voix très agréable et que son discours était bourré de faits et d'arguments. Sa parole animée, sa verve railleuse et sarcastique désarmaient ses adversaires. Deux fois il brigua les suffrages, à Drummond en 1874, et à Bellechasse en 1882. Il fut défait, mais après des luttes gigantesques. Il a fondé trois journaux, le *Journal d'Arthabaska*, en 1877, la *Concorde*, en 1880, et finalement l'*Électeur*, durant l'hiver de 1880. M. Tarte, le brillant polémiste que l'on sait, écrivait tout récemment encore que M. Pacaud n'était pas, à proprement parler, un journaliste. Il est bon de s'entendre sur ce mot-là. Si journaliste est synonyme de littérateur, M. Pacaud, qui a certainement le talent, n'a pas eu le temps de se consacrer aux études nécessaires pour se faire un nom comme tel. Mais si par journaliste on entend un écrivain au style correct, sans être recherché, très au fait des questions du jour, renseigné sur toutes les choses de la politique, pouvant traiter au jour le jour des sujets variés avec une égale facilité, Pacaud est la quintessence du journaliste. De fait, au point de vue purement politique, je ne sache pas qu'il y ait dans notre province une plume mieux aiguisée que celle de Pacaud. A lui le brillant de la pensée, la soudaineté du trait, l'ardeur de la discussion, la promptitude à juger et surtout l'inaltérable clarté. Ce sont là des qualités qui ont bien leur utilité au sein de la polémique, où il faut toujours se tenir prêt à exécuter non-seulement ce que l'on a résolu de faire, à énoncer ce que l'on s'est promis de dire, mais tout ce que l'imprévu, l'incident, le hasard vous imposent d'exprimer sans préparation, avec exactitude et netteté. Et pour cela, pas de délai. Une heure et une feuille blanche pour exposer la question, dérouler ses raisons et fournir son avis, c'est tout ce que laissent quelquefois les événements les plus importants. Le journaliste de combat n'a pas plus de délai ni plus d'aide et ses idées doivent être évidentes, palpables. Le lecteur doit être en mesure de les saisir à la minute afin d'en faire son profit aujourd'hui, quitte à les oublier demain.

Bien des événements se sont déroulés depuis ma première visite à l'*Électeur*. C'est dans l'antique bureau de la côte de la Montagne que s'est organisée la victoire du 14 octobre 1886. C'est de là qu'est parti le cri de ralliement qui a porté notre parti au pouvoir à Québec. Ayant été à la peine durant les mauvais jours de l'opposition, y a-t-il lieu de s'étonner que Pacaud ait reçu sa part de direction à l'arrivée de son parti au pouvoir? Prodigue de ses services comme il l'a toujours été de sa bourse, M. Pacaud n'a jamais pu refuser à personne son appui et son concours lorsqu'ils ont été sollicités. On lui reprochait, sous le gouvernement Mercier, de tenir l'oreille des ministres et de ne pas la lâcher. Si tous ceux auxquels il a rendu service de cette façon avaient le courage de le défendre, il y a longtemps que cette petite méchanceté serait morte et enterrée.

Rien de plus curieux que de lui voir rédiger son journal. Comme tous les hommes d'action, Pacaud se lève de bonne heure et fait le plus fort de sa besogne chez lui, à son aise, avant de descendre à la ville. De fait, lorsqu'il paraît au journal, sa besogne régulière est faite.

Le milieu dans lequel Pacaud reçoit ses intimes peint l'homme, dénote son caractère, ses goûts, ses idées. Les murs de son cabinet sont littéralement tapissés de portraits, d'emblèmes, d'esquisses politiques rappelant les grandes phases de la lutte libérale au Canada. Une foule de vignettes introuvables aujourd'hui, épaves de batailles électorales, signalent autant de campagnes aux fortunes diverses. Mais toutes ont leur histoire dans la vie politique du propriétaire de céans. Sur une grande table sont étalés les journaux importants du pays. Tout en causant avec son visiteur, en écoutant ses doléances ou ses conseils, il dépouille les longues colonnes de ses échanges et marque les passages utiles. Ulric Barthe arrive bientôt et alors le journal se fait et se met sur pieds. Pacaud écrit assez rarement lui-même. Le plus souvent il indique à son rédacteur l'article de fond du premier Québec, il en discute avec lui les points saillants, quelquefois il en dicte quelques bribes pour bien fixer les idées auxquelles il tient. Cette élaboration est tout un poème. Pacaud arpente son cabinet, lançant une phrase, notant une idée, énonçant une conclusion, bâtissant à traits rapides, toujours précis, la trame de l'article qu'il médite. À mesure que l'article se dessine, Pacaud devient nerveux, plus agité. Il rappelle la Sybille de l'Énéide qui, au moment suprême, s'écriait : *"Deus, ecce deus! — Le dieu, voici le dieu!"*

A ceux qui sont là il demande un conseil, un avis. Sans faux amour-propre, il écoute les remarques qu'on peut lui faire à la volée. Journaliste au fond de l'âme, il sait qu'il doit se plier aux nécessités de l'heure présente. Et pendant ce temps-là, le téléphone marche, les télégrammes et les lettres pleuvent, les visiteurs sonnent. Malgré tout, Pacaud ne perd jamais le fil de l'argument, la suite de l'idée.

On a attribué beaucoup d'ambition, beaucoup de désirs, voire même beaucoup d'appétits à Ernest Pacaud. Mais pour ceux qui connaissent cette nature généreuse, exubérante de libéralité, Ernest Pacaud n'a eu que deux ambitions et deux désirs : le triomphe de son parti et le succès de son journal. Pour son parti, le directeur de l'Électeur a sacrifié des positions brillantes, calmes et respectées. Si la puissante intelligence, l'infatigable énergie qu'il a déployées pour défendre la cause libérale eussent été employées dans une autre sphère d'action, il n'y a pas de doute que Pacaud serait aujourd'hui à la tête de la profession qu'il aurait choisie. Mais il était d'origine politicienne et a chassé de race. Il s'est attaché à la fortune du parti libéral, qu'il n'a jamais renié et dont il a partagé les revers sans faiblesse ni bassesse. Le triomphe de 1886 a été une des grandes joies de ce tempérament de lutteur qui voyait ainsi couronner tant d'années de lutte. Il s'est écrit bien des légendes sur le compte de M. Ernest Pacaud depuis 1887. Certes, c'est le lot de l'humanité d'errer souvent. Les fautes, les erreurs, voilà le triste cortège de la vie humaine. Mais je hais ces pharisiens qui se voilent la face devant un publicain.

N'ayant plus d'assaut à livrer, Pacaud s'est constitué le bouclier de son parti après la victoire de 1886. Pour éviter à ses amis les difficultés qui pou-

vaient survenir au cours de l'administration, il a attiré sur lui toutes les attaques, tendu la poitrine à tous les coups, offert son visage découvert à toutes les injures. Naturellement attaques, coups, injures n'ont pas tardé à pleuvoir, et, chose curieuse! des deux côtés. M. Pacaud a tout reçu avec une sérénité imperturbable, trop heureux lorsque, le matin, au saut du lit, en lisant les journaux qui l'accablaient des traits les plus amers, il avait la conviction d'avoir détourné quelque coup droit porté contre ses chefs et ses amis. Des natures aussi exceptionnelles sont assez rares dans les sphères politiques pour qu'on soit en droit de les faire ressortir quand on les rencontre.

Beaucoup de gens, en dehors de Québec, prétendent connaître M. Pacaud. Et pourtant bien peu, lorsqu'ils le croisent dans les rues de Montréal, toujours pressé, toujours affairé, courant d'un bureau à un autre, savent réellement qu'ils ont coudoyé le vrai Pacaud, le fameux Pacaud. Le fait est qu'à son physique on se douterait peu du tapage que peut faire ce petit homme, toujours habillé correctement, mais sans prétention, poli avec tout le monde, courtois, affable, ayant toujours le mot gai à l'arrivée comme au départ. De petite taille, il passe inaperçu dans les groupes, se faufile, vous glisse et disparaît. C'est l'activité personnifiée.

Dans les rues de Québec, qu'il monte et descend comme un ouragan, tout le monde le connaît et tout le monde l'aime. Il présente cette particularité que, tout en étant dans la presse et partout le bouc émissaire de toutes les colères, il n'y a pas d'homme qui compte plus d'amis personnels dans les rangs de ses adversaires.

RODOLPHE LEMIEUX.

PRISE DE VOILE.

Dans la paisible rue où je passe souvent,
Un jour d'hiver, devant la porte d'un couvent,
Je vis avec fracas s'arrêter des carrosses.
Tous les chevaux portaient, ainsi que pour des noces,
Une rose à l'oreille ; et les laquais poudrés
Et superbes, tout droits sur leurs mollets cambrés,
Se tenaient à côté des portières ouvertes
D'où sortaient, de velours et d'hermine couvertes,
Des femmes au regard de glace, au front hautain.
Je vis descendre aussi, sur ce trottoir lointain,
Des vieillards abritant de lévites fourrées
Leurs poitrines de croix et d'ordres chamarrées,
Des prélats violets, un cardinal romain,
Enfin le monde altier du faubourg Saint-Germain.
Tous ces patriciens, aux grands airs durs et roides,
Se firent sur le seuil des politesses froides,
Puis, après maint salut pour se céder le pas,
Entrèrent dans l'église en mettant chapeau bas.
Et, lorsque fut enfin la foule disparue
Et qu'il ne resta plus dans la petite rue
Que les carrosses lourds aux panneaux blasonnés,
En écoutant causer deux drôles galonnés
Je sus qu'il s'agissait d'une prise de voile.

Ainsi c'est ton rayon suprême, ô pure étoile,
C'est, ô candide fleur, ton suprême parfum
Qui réunissent là tout ce monde importun !
Que t'apporte-t-il donc ? Une pitié banale.
Lorsqu'offrant à Jésus ton âme virginale
Tu viendras, le front pâle et les membres tremblants,
Telle qu'une épousée, en tes longs voiles blancs ;
Lorsque tu jureras d'une voix frémissante

D'être pauvre toujours, chaste, humble, obéissante,
 Et que tu sentiras un frisson dans tes os
 Au froid contact, au bruit sinistre des ciseaux
 Coupant brutalement tes boucles parfumées,
 Que se passera-t-il dans les âmes gourmées
 De ces heureux du jour, de tous ces contentés
 Qui jusqu'aux pieds de Dieu traînent leurs vanités ?
 De quel enseignement sera ton sacrifice ?
 L'un à quelque folie et l'autre à quelque vice
 Retourneront sans doute au sortir de ce lieu,
 Pauvre fille, où tu viens de dire au siècle adieu.
 Ce soir, lorsqu'ayant bu jusqu'au fond le calice,
 Lasse d'être à genoux, saignant sous ton cilice
 Et laissant jusqu'au sol tes mains jointes tomber,
 Tu frémiras, craignant un jour de succomber
 Sous le faix écrasant de tes saintes fatigues,
 Ces hommes replongés déjà dans leurs intrigues,
 Ces femmes se parant pour un plaisir nouveau
 T'oublieront dans ton cloître ainsi qu'en un tombeau !

Mais j'ai tort, ô ma sœur ! Mon âme peu chrétienne
 Ne sait pas s'élever au niveau de la tienne.
 C'est parce que le monde est justement ainsi
 Que ta jeunesse en fleur va se faner ici.
 Pour tout le mal commis par les hommes impies
 Tu t'offres en victime innocente et l'expies.
 Dans la stricte balance, au dernier jugement,
 Tu crois qu'il suffira peut-être seulement,
 Pour voir se relever le plateau des scandales,
 Du poids de tes cheveux répandus sur les dalles.
 Tu vas veiller, jeûner, languir, mais tu le veux.
 Dans toute leur rigueur accomplis donc tes vœux.
 Le fardeau des péchés du monde est rude et grave,
 Ma pauvre sœur ! Pour tous les tyrans, sois esclave ;
 Sois chaste, ô sainte enfant, pour tous les corrompus ;
 Bonne, pour les pervers ; sobre, pour les repus ;
 Sois pauvre, l'on voit tant d'avarices vantées !
 Souffre, il est des heureux ; prie, il est des athées !
 Comme à Marie a dit l'archange Gabriel :
 " Sois bénie ! " et quand même — affreux soupçon ! —
 Vers qui tu tends tes bras suppliants serait vide, [le ciel
 Quand ce serait en vain, cœur d'idéal avide,
 Que pour les égarés et les impénitents,
 Étant belle, étant noble et riche, ayant vingt ans,
 Tu viendrais d'accepter cette lente agonie,
 Pour ton erreur sublime, ô ma sœur, sois bénie !

FRANÇOIS COPPÉE.

LECONTE DE LISLE.

L'Opinion Publique offre aujourd'hui à ses abonnés un court extrait de l'œuvre de M. Leconte de Lisle, membre de l'Académie française.

La direction m'impose la tâche, trop lourde pour mes faibles forces, de présenter le grand poète aux lecteurs, et, comme d'autres, pourtant plus avisés, l'ont fait avant moi, je résigne à me soumettre pour ne pas me démettre.

Soutenir que l'auteur de *Kain* est peu connu, encore moins répandu, c'est, je le suppose, n'offenser personne. Traitant des langages des dieux, un maître illustre a prétendu que

Le vulgaire le parle et ne le comprend pas.

Et dans son hymne à cet immortel, le fervent disciple énumère longuement les aptitudes et les qualités exigées de ceux qui recherchent la profitable fréquentation de la muse. En exposant ainsi sa doctrine, il ne songeait cepen-

dant qu'aux entrevues accordées par les interprètes des sensations, des sentiments que chacun journellement éprouve. Il croyait qu'on ne demanderait à lire que dans les livres d'or chantant le ciel bleu, le bonheur de vivre, la patrie, la famille, la liberté. Dures déjà, les règles par lui formulées eussent atteint les limites de la rigueur au jour de la comparution devant les inspirés qu'attirent les origines des univers, se complaisant aux mondes disparus, s'entretenant sans cesse avec les fantômes bercés par les espaces à travers les ruines des générations pour jamais ensevelies. Beaucoup d'appelés, mais peu d'élus à ces représentations fantastiques où la faulx du temps marque la mesure, en des heurts saccadés, soulevant des tourbillons de cendres refroidies; où les regards ne rencontrent que des personnages légendaires; où les oreilles ne perçoivent que des sons étranges, difficilement compréhensibles.

M. Leconte de Lisle appartient, corps et âme, à ces curieux des anciens âges, à ces adorateurs des lointains passés s'imposant le pénible labeur de ressusciter des spectres et de les parer des étoffes précieuses finement tissées par les plus expertes de toutes les fées. " Il lut l'histoire, dit M. Jules Lemaitre. Il y vit l'homme en proie à deux fatalités: celle de ses passions et celle du monde extérieur. Elle lui apparut comme l'universelle tragédie du mal, comme le drame de la force sombre et douloureuse. Il lui sembla que l'homme, presque toujours, avait aggravé l'horreur de son destin par les explications qu'il en avait données, par les religions qui avaient hanté son esprit malade, prêtant à ses dieux les passions dont il était agité. Il se dit alors que la vie est mauvaise et que l'action est inutile ou funeste. Mais, d'autre part, il fut séduit par le pittoresque et la variété plastique de l'histoire humaine, par les tableaux dont elle occupe l'imagination au point de nous faire oublier nos colères et nos douleurs. Il entra, par l'étude, dans les mœurs et dans l'esthétique des siècles morts: il démêla l'empreinte que les générations reçoivent de la terre, du climat et des ancêtres; et, comme il s'amusait à la logique de l'histoire, il en sentit mieux la tristesse; puis il lui parut que toute force qui se développe a sa beauté pour qui en est spectateur sans en être victime; il eut des visions du passé si nettes, si sensibles et si grandioses, qu'il leur pardonna de n'être pas consolantes.

" Alors, le cœur révolté contre l'Être, mais les yeux pleins du prestige de ses formes; indigné des monstruosité de l'histoire, mais désarmé par l'intérêt de son mécanisme et ébloui par la richesse de ses décors; soulevé contre le spectre des religions; conspuant l'humanité et l'adorant à la fois, il alla prendre pour héros l'antique rebelle, le premier après Lucifer qui ait crié: *non serviam*, rendit l'espoir au désespéré et le fit surgir comme un prophète sur la plus haute tour d'Hénokia, la cité cyclopéenne. Il mit dans ce poème ce qu'il avait de plus sincère en lui, la protestation obstinée contre le mal physique et moral et aussi la sérénité de l'artiste passablement enivré des visions précises. Ce jour-là, M. Leconte de Lisle fit son chef-d'œuvre."

En la troisième année, au siècle de l'épreuve,
 Étant captif parmi les cavaliers d'Assur,
 Thogorma, le voyant, fils d'Elam, fils de Thur,
 Eut ce rêve, couché dans les roseaux du fleuve,
 A l'heure où le soleil blanchit l'herbe et le mur.

Hénokia, la cité des géants, lui apparaît. À la tombée du jour, ils gagnent la ville avec leur escorte ordinaire,

Suants, échevelés, soufflant leur rude haleine
Avec leur bouche épaisse et rouge, et pleins de faim.

Kaïn, accablé d'imprécations, se soulève dans son
tombeau et veut se justifier.

Celui qui m'engendra m'a reproché de vivre;
Celle qui m'a conçu ne m'a jamais souri.

Ténèbres, répondez! Qu'laveh me réponde!
Je souffre, qu'ai-je fait? Le Kéroub dit: Kaïn,
laveh l'a voulu. Tais-toi. Fais ton chemin
Terrible. Sombre esprit, le mal est dans le monde.
— Oh! pourquoi suis-je né? — Tu le sauras demain.

Ivre de fureur, il tue son frère et témoigne pourtant
son regret de ce meurtre.

Dors au fond du Schéol! Tout le sang de tes veines,
O préféré d'Héva, faible enfant que j'aimais,
Ce sang que je t'ai pris, je le saigne à jamais!
Dors, ne t'éveille plus! Moi, je crierai mes peines,
J'élèverai la voix vers Celui que je hais.

Et, de plus en plus exalté, le révolté, accroissant son
audace, va jusques à s'écrier:

Afin d'exterminer le monde qui te nie,
Tu feras ruisseler le sang comme une mer,
Tu feras s'acharner les tenailles de fer,
Tu feras flamboyer, dans l'horreur infinie,
Près des bûchers hurlants le gouffre de l'enfer.

Mais quand tes prêtres, loups aux mâchoires robustes,
Repus de graisse humaine et de rage amaigris,
De l'holocauste offert demanderont le prix,
Surgissant devant eux de la cendre des justes,
Je les flagellerai d'un immortel mépris.

Je ressusciterai les cités submergées
Et celles dont le sable a couvert les monceaux.
Dans leur lit écumeux j'enfermerai les eaux;
Et les petits enfants des nations vengées,
Ne sachant plus ton nom, riront dans leurs berceaux!

J'effondrerai des cieus la voûte dérisoire.
D'au-delà l'épaisseur de ce sépulcre bas
Sur qui gronde le bruit sinistre de ton pas,
Je ferai bouillonner les mondes dans leur gloire,
Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas.

Et ce sera mon jour! Et d'étoile en étoile,
Le bienheureux Éden longuement regretté
Verra renaître Abel sur mon cœur abrité;
Et toi, mort et cousu sous la funèbre toile,
Tu t'anéantiras dans ta stérilité.

Il serait difficile de trouver un blasphème plus puis-
sant, de plus grands airs de défi et de triomphe. L'é-
nergie de la protestation contre une souffrance jugée
imméritée ressort de chaque mot de ces belles strophes,
et l'on croit voir se briser sous l'effort la poitrine huma-
ine qui laisse échapper des accents aussi déchirants. Son
défi de vengeance satisfait, Kaïn est, en effet, pris de
lassitude:

Force, orgueil, désespoir, tout n'est que vanité,
Et la fureur me pèse et le combat m'ennuie.

C'est toujours le sentiment de la douleur et de la tris-
tesse qui envahit le poète dans la suite de son œuvre.
Aux Morts, Le dernier Souvenir, Les Damnés, Fiat Nox,

*In excelsis, La Mort du soleil, Les Spectres, Le Vent froid
de la mort, La dernière Vision, L'Anathème, Solvet Sæ-
clum, Dies Iræ* ne sont que des lamentations et des
plaintes.

Les religions primitives de l'Inde ont attiré vers elles
le ciseleur de ces prodigieux poèmes et il en a redit les
désespérantes tendances vers l'inaction, vers le néant.
La Vision de Brahma, en la personne du dieu Hâri, est
la personnification de l'inertie, du bien-être que parfois
on éprouve à se sentir sans volonté et comme perdu
dans les songes. Les détails abondent dans ce récit des
croyances étranges de tout un peuple et, n'était la splen-
deur de la forme, on succomberait sous l'horreur des si-
tuations, des résultats.

Lassé pourtant de la fréquentation de ces condamnés
à l'impuissance, à l'immobilité, M. Leconte de Lisle re-
tourne vers l'occident et s'arrête chez une nation où la
vie se manifeste de toutes parts. Le beau climat de la
Grèce permet à son peuple de ne pas connaître les acca-
blements que les températures énervantes de l'orient
font subir à ceux qui y ont dressé leur tente. Et, d'ail-
leurs, habitués à lutter pour subsister, les Grecs ont
conservé de leurs débuts pénibles un besoin d'activité
qu'ils satisfont physiquement et intellectuellement.
Leur goût déclaré pour les beaux-arts les place rapide-
ment au premier rang pour toutes les productions plas-
tiques et ils lèguent, à cet égard, à leurs successeurs
le plus précieux des héritages.

Les incomparables beautés de leur statuaire ne pou-
vaient manquer de captiver l'admirateur de toutes les
grandeurs, qui dépose cet hommage aux pieds de la
Vénus de Milo:

Salut! À ton aspect, le cœur se précipite;
Un flot marmoréen inonde tes pieds blancs;
Tu marches fière et nue, et le monde palpite,
Et le monde est à toi, déesse aux larges flancs!

Le séjour du poète dans la patrie d'Eschyle et de So-
phocle nous vaut deux drames racontant l'aventure
d'Hélène et celle d'Oreste et l'histoire de Kiron et de
Niobé. Puis viennent des idylles, des songes d'amour,
Glauçé, Klytie, Kléariste, La Source.

Les tribus voyageuses qui gagnaient le nord, toujours
vers l'occident, appellent maintenant l'attention du pro-
fond observateur.

Vieillards, bardes, guerriers, enfants, femmes en lar-
L'innombrable tribu partit, ceignant ses flancs, [mes;
Avec tentes et chars et les troupeaux beuglants,
Au passage entaillant le granit de ses armes,
Rougissant les déserts de mille pieds sanglants.

Une mer apparut, aux hurlements sauvages,

Et cette mer semblait la gardienne des mondes
Défendus aux vivants d'où nul n'est revenu;
Mais, l'âme par delà l'horizon morne et nu
De mille et mille troncs couvrant les noires ondes,
La foule des Kimris vogua vers l'inconnu.

Dans *La Mort de Sigurd, L'Épée d'Angantur, Le Cœur
d'Hiamar*, M. Leconte de Lisle nous apprend les mas-
sacres, les expéditions sanglantes, les orgies de ces péle-
rins et leurs prédilections pour la force brutale. *La Lé-
gende des Nornes* nous parle de leurs dieux et de leurs
origines, de leurs mauvais génies et de leurs divinités
bienfaisantes. Nous les trouvons tout prêts pour le
christianisme, plus avancés, de ce côté, que leurs pré-

tres et leurs bardes s'obstinant à repousser la religion nouvelle.

L'antique Egypte nous revient avec *Néférou-Ra*, ainsi que la Syrie et la Perse avec *La Vigne de Naboth*, *Nurmahal*, *Le Conseil du fakir*, *Djiam-Ara*. L'Espagne du moyen-âge et la légende du Cid nous apparaissent avec *L'Accident de don Inigo*, *La Fête du comte et Dona Ximena*.

En somme, et comme je le disais en commençant, il faut s'incliner profondément devant les mérites immenses des productions qui viennent d'être sommairement passées en revue; mais il y a lieu de reconnaître qu'elles n'auront jamais pour le public un intérêt égal à leur valeur. M. Leconte de Lisle passera inaperçu, incompris pour le plus grand nombre, et même plus d'un connaisseur lui reprochera sa froideur et surtout son scepticisme qui se refuse à toute consolation, à tout encouragement après les scènes d'épouvante qu'il retrace. La forme demeurera impeccable, supérieure à toutes celles auparavant connues; mais, malgré ses beautés sans nom, le fond ne satisfera que quelques curieux d'un genre sans précédent, quelques passionnés du sublime dans le triste et l'effrayant. Les dévots de la chapelle seront rares, mais leur foi sera profonde et atteindra parfois jusques au fanatisme. Je n'en veux pour preuve que la conclusion de l'étude, très souvent mise à contribution au cours de cette analyse, de M. Jules Lemaitre nous disant :

"Ainsi rien n'est plus moderne, sous ses formes bouddhiques, grecques ou médiévales, que la poésie de M. Leconte de Lisle. L'homme comprend sur le tard que contre l'*Ananké*, contre le mal universel, rien ne vaut mieux et rien n'est plus fort que la protestation du contemplateur qui ne veut pas pleurer. Peut-être aussi qu'à y regarder de près, rien n'égale le tragique rentré, l'amertume intérieure que ce genre de protestation fait deviner. Mais cela est oublié lorsqu'on atteint aux *templa serena*. Le mépris des émotions vulgaires et le pessimisme spéculatif donnent, je ne sais comment, un orgueil délicieux. Cet orgueil est-il mauvais? Je ne sais. Qu'on se rassure, du reste; il n'empêchera pas d'agir et de souffrir à certains moments. — L'état d'esprit où nous met la poésie de M. Leconte de Lisle, une fois qu'on y est installé, est pour longtemps, je crois, à l'abri de la banalité, le domaine qu'elle exploite étant beaucoup moins épuisé que celui des passions et des affections humaines tant repassées. De là, pour les initiés, l'attrait puissant des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*.

"C'est peut-être un blasphème, et je le dis tout bas. Mais il est des heures où les *Harmonies*, les *Contemplations* et les *Nuits* ne nous satisfont plus, où l'on est infâme au point de trouver que Lamartine fait *quanguan*, que Hugo fait *boumboum* et que les cris et les apostrophes de Musset sont d'un enfant. Alors on peut se plaire dans Gautier, mais il y a mieux. Si l'on n'a pas le grand Flaubert sous la main, qu'on s'en console: il a encore trop d'entrailles. Qu'on ouvre Leconte de Lisle: on connaîtra pour un instant la vision sans souffrance et la sérénité des Olympiens ou des Satans apaisés."

J. GERMANO.

L'ART D'ENVOÛTER.

On a beaucoup parlé d'envoûtement, à propos de la mort, à Lyon, d'un docteur Boullan, grand pontife d'une petite église; mais si l'on sait à merveille que cette opé-

ration magique consiste à tuer quelqu'un à distance, au moyen de forces occultes, le cérémonial en est moins connu. Il peut donc être intéressant de raconter ce que ce cérémonial a d'essentiel pour ceux qui seraient curieux, non pas de s'en servir, — Dieu les en garde! — mais d'être un peu renseignés sur une des plus célèbres et, s'il faut en croire des récits qui datent d'hier, une des plus constantes pratiques de sorcellerie.

Tout d'abord, il n'y a pas qu'une seule façon d'envoûter, il y en a bien trois: deux anciennes et une moderne, en laissant de côté l'envoûtement photographique, inventé par M. de Rochas, directeur de l'école polytechnique de Paris, qui demeure une expérience de laboratoire, nécessitant des sujets spéciaux.

Les méthodes anciennes d'envoûtement sont: 1° la méthode *au crapaud*; 2° la méthode *à la poupée*. La méthode moderne peut être appelée: la méthode *à l'esprit volant*. Voyons successivement en quoi elles consistent.

Pour envoûter *au crapaud*, vous prenez un crapaud, mâle ou femelle, selon le sexe de la personne que vous voulez atteindre. Vous le baptisez, comme un enfant, en lui donnant les noms de votre ennemi.

Au moment où vous commettez ce sacrilège, vous essayez de porter en vous-même à leur paroxysme les sentiments de haine qui vous animent et vous entremêlez les paroles sacramentelles d'imprécations horribles contre celui que vous désirez tuer. Puis vous faites subir au crapaud toutes les tortures que vous suggère votre imagination; si l'envoûtement a réussi, votre ennemi les ressentira toutes. Si vous crevez un œil au crapaud, votre ennemi perdra l'œil correspondant, et il en sera de même pour toutes les autres parties du corps.

Ce procédé a une variante fort employée dans l'Amérique du Sud. Au lieu de torturer le crapaud, vous l'enterrez sous le seuil de la maison de votre ennemi. Celui-ci mourra étouffé, comme si l'air se solidifiait tout à coup autour de lui et l'enserrait de même que la terre enserre la malheureuse bête.

La méthode dite *à la poupée* est plus connue. S'il faut en croire certains historiens, elle aurait donné la mort à plus d'un roi de France.

Elle nécessite: 1° une statue de cire, appelée par les sorciers *manie* ou *dagydé*, et ressemblant autant que possible à la personne à envoûter; 2° des rognures d'ongles, des cheveux, une dent ou tout au moins un lambeau de vêtement porté sur la peau de cette dernière.

Après avoir mêlé à la cire de la poupée ce que vous avez pu vous procurer de votre ennemi, vous administrez le baptême, avec le même cérémonial que dans l'envoûtement *au crapaud*. Puis vous piquez des épingles dans votre poupée ou vous la faites fondre dans le feu, selon les souffrances ou la mort plus ou moins prompte qu'il vous plaît d'infliger.

Quelle efficacité ont ces pratiques? C'est affaire de conviction. Cependant, si l'on admet, comme l'a démontré M. de Rochas, que la sensibilité d'un homme peut être influencée hors de son corps, on comprendra qu'il n'est pas impossible de frapper quelqu'un à distance.

Reste la question de savoir comment le crapaud et la poupée peuvent attirer en eux la sensibilité de l'ennemi. Faut-il admettre que, par la dent, les cheveux, l'étoffe... mélangés à sa cire, la poupée demeure reliée fluidiquement à celui de qui proviennent ces divers objets? Doit-on croire qu'un rite solennel, comme le baptême, suffit à établir le lien fluide nécessaire entre le crapaud ou la poupée et la personne dont un sacrilège leur confère le

nom? La volonté furieuse de l'envoûteur n'a-t-elle pas, par elle-même ou jointe aux pratiques que l'on sait, une vertu suffisante? Ce n'est pas le lieu de résoudre ces questions.

Notons simplement que, d'après les occultistes, la prière et le ferme vouloir d'échapper au maléfice suffisent à sauver d'un envoûtement. On peut aussi, dans le même but, se couvrir de certaines figures magiques. Enfin, dans le cas particulier de l'envoûtement *au crapaud*, il est de tradition que, pour se protéger, il suffit de porter sur soi, dans une boîte de corne, un batracien qui, le malheureux! subit toutes les tortures destinées à son propriétaire.

L'envoûtement moderne, dit à *l'esprit volant*, diffère absolument des envoûtements anciens. Il vous faut, pour l'exécuter, avoir à votre disposition un sujet hypnotisé, dont le corps astral, (de nature fluïdique,) abandonne, sur votre ordre, le corps matériel et soit dirigé par votre volonté vers votre ennemi.

Le corps astral, ainsi extériorisé, ou bien pénètre la victime qui lui est désignée et l'étouffe par sa seule pénétration, en arrêtant, par exemple, les mouvements du cœur, ou bien il l'empoisonne au moyen des toxiques que vous avez eu l'art de volatiliser.

L'opération terminée, vous réintégrez dans le corps matériel de votre sujet son corps astral, et vous le réveillez. Certains sorciers, craignant des indiscretions possibles, s'adressent à un corps astral déjà désincarné, c'est-à-dire au corps astral d'un mort.

Tels sont, dans les grandes lignes, les procédés d'envoûtement pratiqués depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Il est fort probable que le Dr Boullan, dont l'âge avancé, les fatigues et les tribulations suffisent à expliquer la fin, ne leur doit en aucune façon d'avoir quitté ce monde. D'ailleurs, il était passé maître, dit-on, dans l'art de renvoyer l'envoûtement à l'envoûteur ou à l'un des amis de ce dernier.

Quoi qu'il en soit, voici l'envoûtement mis à la portée de tous: avis aux amateurs.

EDOUARD DUBUS.

CHRONIQUE QUÉBÉCQUOISE.

28 février.

Plusieurs deuils sont venus jeter dans quelques vieilles familles françaises leur ombre attristée. MM. Desrivières et Desbarats comptaient ici bien des parents et beaucoup d'amis, qui sont sensiblement affectés de leur disparition.

Hélas! Pourquoi faut-il si souvent pleurer? A peine un rayon de soleil a-t-il séché une larme qu'un nouvel orage nous abat; et nos têtes, un moment éclairées, se courbent de nouveau, secouées par les sanglots. On aime encore en pleurant, et il semble qu'on n'aimera jamais plus en espérant; mais le temps coule comme un baume sur les blessures humaines, et l'espérance, insensiblement ranimée, donne un regain de bonheur à ceux qui n'y croyaient plus.

Est-il possible de dire qui souffre davantage, de ceux qui s'en vont ou de ceux qui restent? Ceux dont on ferme les yeux les ouvrent déjà à la véritable lumière dans la patrie du bonheur; mais nous, exilés ici-bas, restons avec la douleur, le grand absorbant de tout ce qui est sous le ciel.

Tout le monde va à Chicago. Ça, c'est bien décidé, l'univers entier va défilé dans la grande métropole

américaine. C'est le rendez-vous général. Il ne se dit plus un adieu auquel on n'ajoute: à bientôt, n'est-ce pas? à Chicago, en mai ou en septembre! Que d'amis doivent se retrouver là qui ne s'y verront pas! Et que de désillusions dans ces joyeux itinéraires qu'on trace à l'avance et qu'on ne suit presque jamais.

Aussi nous n'y allons pas. Ce sera bien plus intéressant de rester ici, pour voir la bonne ville de Québec transformée en désert. Plus une âme dans la rue. Plus de voitures. Tous nos cochers seront allés voir au *palais des découvertes* si l'on n'a pas, par hasard, trouvé quelque calèche antique traînée par quelque bête fantastique qui vive de l'air du temps!—Les magasins seront fermés, puisqu'il n'y aura plus ni acheteurs ni vendeurs. Le bureau de poste, clos: à qui écrirait-on dans une ville dont tous les habitants sont absents? Les églises seules resteront ouvertes; mais leurs cloches ne sonneront plus, les fidèles étant trop loin pour les entendre.— Plus un sifflet de locomotive ni de bateau; les voyageurs sont partis, et ils ne reviennent pas encore. On ne rencontrera guère sur le chemin que les sergents de ville. Ceux-là se donneraient bien garde de quitter un poste aussi délicieusement paisible. A peine verront-ils, dans l'espace d'un mois, un pauvre homme, l'air spectral, les joues creuses, l'œil fiévreux, errer dans les rues solitaires. L'homme de police ne manquera pas de se précipiter sur lui pour l'arrêter:— Que faites-vous ici, vous, l'homme? Vous vagabondez, vous devriez être à Chicago; puisque vous n'y êtes pas, à la prison, mon ami!

— Mais mon grand-père, ma grand-mère, mes beaux-parents, ma femme, mes treize enfants y sont!

— Ça ne fait rien, vous avez manqué à votre devoir, dira le sergent de ville inflexible; et il entraînera notre homme résistant faiblement. Le pauvre malheureux n'a pas mangé depuis deux jours; les boulangers, les épiciers, les charcutiers, les fruitiers, tous sont en voyage. Au poste, au moins, il aura un peu de pain, conservé depuis cinq semaines, et un peu d'eau claire.

Puis, quel silence! Et quel calme morne dans tous les quartiers! Les maisons sont hermétiquement fermées, les volets bien clos, et s'il y a encore quelqu'un derrière les portes verrouillées, il a honte de se faire voir. La grosse horloge du parlement, qui sonnait autrefois les heures, s'est arrêtée, faute de bras pour la remonter. Quand les pas retentissent sur les dalles de pierre, c'est comme un tonnerre, et l'on est terrifié du bruit que fait l'écho dans cette contrée du silence. Bientôt les plantes sauvages se mettent à pousser à travers les pavés, elles grandissent et transforment les rues en taillis. Les maisons se décorent de végétations qui poussent sur les fenêtres.

Et, un jour, l'aqueduc a brisé les tuyaux qui le retenaient captif! Plus d'incendies pour le soulager et diminuer la pression de l'eau. Plus de députés, d'employés civils, d'avocats ni d'autres buveurs d'eau..... Les fameux tuyaux Beemer ont éclaté, et la ville est inondée!

Bien différents du voyageur qui, en quittant son village, y laisse une rivière et y retrouve, dix ans après, un ruisseau, nos compatriotes, au retour, retrouveront des lacs, des îlots, là où il y avait jadis des maisons, des hôtels et une citadelle.

Et aux étrangers qui voudront voir cette merveille on racontera qu'il y avait, dans un temps qui est si loin qu'on ne se le rappelle plus, une petite ville dont le nom se perd à travers les âges, que ses habitants, dont on a oublié l'origine, quittèrent un jour pour l'étranger;

et qu'à leur retour, ils ne retrouvèrent plus leurs foyers et s'éteignirent de chagrin. — Morale : restez chez vous. Oui, restez-y, braves gens qui m'écoutez, le voyage est contraire à vos intérêts et à votre paix domestique. Laissez-nous seule visiter *the world's fair*. Nous vous raconterons tout. Nous ne vous cacherons rien.

En effet, pourquoi n'irions-nous pas? Voyager en rêve n'est pas coûteux. Du reste, un de nos amis très riche y a retenu un appartement et nous y offre une chambre; et un autre ami très influent, qui a son wagon spécial, nous y donne un siège.

Partons donc, quittons ces champs de neige. Allons voir si le ciel est plus bleu là-bas, si les étoiles brillent d'un plus vif éclat et si les vents sont plus doux. Nous nous ébranlons et nous filons si vite que les chevaux qui suivent la même route que nous semblent infirmes. Nous brûlons de petits villages perchés sur des collines, quelques moulins à vent battant des ailes. A droite sont des vallées toutes blanches; à gauche, un vieux manoir rêveur au bord d'une rivière. Nous nous enfonçons dans les bois. Nous traversons de grandes villes, nous longeons des lacs, nous saluons des montagnes, nous perçons des rochers, et tout cela si vite que, quarante-huit heures après, nous sommes à Chicago.

L'installation de notre ami est parfaite; nous nous en réjouissons, mais nous n'y resterons guère, et nous nous mettons à courir les rues. Quelle foule! Quelle foule!! Nous nous y plongeons, nous y perdons notre individualité, nous y devenons un atôme dans ce colossal mouvement qui nous entraîne; nous ondulons à droite, puis à gauche, et nous courons parfois de tous les côtés à la fois. Quelle vie! Quelle animation! Quelle prodigieuse activité! Quel encombrement! Pas un petit coin où l'on puisse fuir la foule; elle est partout, et nous sommes partout avec elle. En face d'un grand monument, nous mêlons notre cri enthousiaste à la clameur admirative qui s'échappe de sa bouche. Nous nous taisons quand elle fait silence. Elle nous entraîne et nous ne résistons pas. Elle est ici la reine et nous sommes heureux d'être de sa cour.

Trois pavillons nous intéressent surtout. D'abord, les beaux-arts; nous aimons follement la peinture. Que de douces jouissances nous éprouvons en revoyant ces créations puissantes que nous avons admirées à Paris, à Rome, à Madrid ou à Munich! Quelques artistes peignent des mœurs si vraies qu'il est aisé de reconnaître les scènes et les personnages; d'autres nous offrent infiniment d'élégance et de grâce dans la nature; d'autres encore, des portraits si vivants qu'on croit avoir vu les originaux quelque part. Des salons entiers sont remplis de marines qui vous font venir l'eau à la bouche et de frais paysages d'un pays où l'on voudrait vivre. Ailleurs, ce sont les natures mortes, où l'art doit être encore plus visible pour intéresser.

Et la sculpture!! Et l'architecture!!!

Le palais de l'horticulture est merveilleux, avec ses plantes et ses fleurs de tous pays. Là-dedans, c'est un parfum qui grise comme les vieilles liqueurs. Puis, pour les yeux, quel éblouissement!

Les roses surtout nous ravissent. Il y en a des milliers d'espèces, des rouges feu, des blanches, des cramoisies, des bleues, des crèmes, des panachées, des roses teintées de lilas, des saumon à reflets changeants, des jaunes soleil, des souffre à pétales d'argent, et tout cela touffu, massé, se confondant et se complétant dans une gamme lumineuse de tons exquis.

Le pavillon destiné aux *ouvrages de femmes seulement* est joliment situé, un peu isolé, sur une île à laquelle on arrive par un petit pont. Ah! Il faut voir cela. C'est étonnant ce que peut la femme, comme somme de talent et de patience. Ce que nous admirons de tapisseries, tricots, broderies, fines dentelles, ouvrages de fantaisie de tous genres!... C'est merveilleux!

Mais je suis déjà lasse de ce voyage idéal à Chicago. Aussi, si vous voulez, nous n'irons pas; nous resterons ici tout simplement et nous prierons pour ceux qui veulent absolument nous quitter!

Vous connaissez la romance des deux pigeons? Il y aura le pigeon voyageur, et nous serons le pigeon fidèle, resté au nid natal.

Et pendant une année entière,
En nous couchant,
Le soir, nous ferons la prière
Pour le méchant.

Fais qu'il trouve, ô père céleste,
En son exil,
Bon souper, bon gîte et le reste!
Ainsi soit-il!

Demain soir, mardi, grand dîner élégant à Spencer-Wood. On y a invité quelques jeunes filles. C'est une innovation qui plaît beaucoup

PAULE.

CARNET D'UN MONDAIN.

Son Excellence le gouverneur général, avec quelques membres de sa famille et son personnel militaire, a passé plusieurs jours de la semaine dernière à l'hôtel Windsor. Un grand nombre de personnes sont allées présenter leurs respects à lord Stanley ou s'inscrire sur le livre des visiteurs.

Le général et Mrs Herbert étaient aussi à l'hôtel. Tous sont retournés à Ottawa.

Samedi après-midi, lord Stanley et sa suite ont lunched chez sir Donald Smith, et, dans la soirée, ont assisté à la réception donnée en l'honneur des ingénieurs et propriétaires de mines qui étaient à Montréal pour la grande convention de la semaine dernière.

La réception a été superbe. A travers les vastes salons, dans les serres et dans les galeries de peintures, une foule de visiteurs se croisaient, aux sons d'une musique divine et sous le rayonnement des lumières. Les toilettes étaient très belles.

Lady Smith, malgré sa récente maladie, a très bien supporté les fatigues de cette réception.

Malgré le mieux sensible qu'on avait annoncé dans la condition de l'honorable Arthur Stanley, la fièvre n'a pas encore disparu complètement. Lady Stanley est maintenant à Londres et passe une grande partie du jour au chevet de son fils. La santé de lady Stanley est excellente; la traversée n'a pas paru la fatiguer.

L'honorable M. Royal, lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest, est arrivé en ville samedi soir. Il est l'hôte de son gendre, M. Lesage.

Le lieutenant-gouverneur et Mme Chapleau partiront dans quelques jours pour un long voyage d'Europe, au cours duquel M. Chapleau suivra un traitement sous les soins de son ami et médecin, le célèbre docteur Guyon.

Le lieutenant-gouverneur sera de retour vers l'été, puis ira à l'exposition de Chicago et reviendra à Québec vers la fin d'août, pour l'époque des fêtes que ne manque jamais d'amener la visite des frégates de guerre anglaises et françaises dans le port de la vieille capitale.

Mlles Taschereau et Duchesnay sont retournées à Québec, la semaine dernière, après une couple de semaines passées à Montréal.

M. et Mme Ls. Beaubien sont de retour de leur voyage de noces et sont descendus chez l'honorable Louis Beaubien, à Outremont.

On annonce le mariage prochain de M. Donald McDonald, fils du surintendant de l'*Intercolonial* à la Rivière-du-Loup, avec Mlle Blanche Duchesnay, de Québec.

Mme L. O. David continuera pendant le carême à recevoir tous les mardis soirs.

C'est vendredi soir, le 3 mars, que M. Rodolphe Lemieux doit donner sa conférence, *Mme Roland et son rôle durant la Révolution française*, devant le *Club National*, au No. 1511, rue Notre-Dame.

Que tous ceux qui ont l'avantage d'être invités s'y rendent, s'ils veulent passer une agréable et intelligente soirée.

La veille de son mariage,
Thomas au père Hilarion
Fut demander, suivant l'usage,
Un billet de confession.
Le pénitent, gai comme un prince,
Bien confessé, billet en main,
S'en allait: un remords le pince,
Et vite il rebrousse chemin.
— Sans doute c'est par oubliance,
Va-t-il dire au moine étonné,
Que vous ne m'avez pas donné
Le moindre mot de pénitence ?
— Allez, répond le franciscain,
Allez, vous n'en avez que faire:
Ne m'avez-vous pas dit, mon frère,
Que vous vous mariez demain ?

L'université McGill est une institution qui fait honneur au Canada tout entier. Le site splendide qu'elle occupe, les édifices palatiaux qui y sont érigés, l'excellence des cours, la science des professeurs, la discipline bien entendue qu'on y fait observer, et surtout les grandes dotations et les ressources énormes qui lui viennent de tous côtés, en font une institution nationale de premier ordre.

Vendredi dernier, elle ouvrait ses portes aux ingénieurs, propriétaires et agents de mines en visite à Montréal. Cinq à six cents invitations avaient, de plus, été lancées en ville pour cette réception. Vers les dix heures, près de mille personnes sillonnaient en tous sens

les vastes appartements de la bâtisse principale. De la musique excellente se faisait entendre; un buffet très bien préparé était ouvert aux invités. Ces derniers ne manqueront pas, après cette visite aussi agréable qu'utile et pratique, d'aller redire de tous côtés leurs bonnes impressions de cette magnifique université.

Les journaux anglais sont unanimes à faire l'éloge du superbe discours que l'honorable Edward Blake a prononcé en faveur du *Home Rule*. Ces éloges s'adressent autant à la personne, au talent et à l'éloquence du distingué orateur qu'au fond du discours. M. Blake a été magnifique et a placé la question tant discutée du *Home Rule* dans une lumière tout à fait nouvelle pour bien des gens qui ne l'avaient jamais comprise.

Le gloire de notre compatriote rejaillit sur le Canada, qui a fourni à l'Irlande le successeur d'O'Connell et de Parnell. Je puis dire ici que les idées de M. Blake, comme celles de M. Mowat, qui, tous deux, ont infailliblement pris en main la cause des minorités opprimées et qui ont répandu dans les hautes sphères de notre politique un souffle d'apaisement et de tolérance, font grandement honneur au parti libéral.

Mme Gélinas et sa sœur, Mlle Rodier, et Mlle Loranger, fille de l'honorable juge L. O. Loranger, sont arrivées à Paris. Elles sont toutes trois parties en voyage pour plusieurs mois et ne reviendront qu'après avoir visité une bonne partie de l'ouest de l'Europe.

La cérémonie d'inauguration du nouveau terme a eu lieu à l'hôtel de ville lundi, le 20 février. Il y avait abondance de fleurs, nombre de spectateurs et une légion d'officiers de la corporation. Les salons paraissaient tout à leur avantage, et les anciens se plaisent à dire qu'ils n'ont jamais été mieux décorés. L'estrade sur laquelle le maire, M. Desjardins, était placé, était entourée de courants de verdure et de plantes rares. Chaque siège portait un vase de fleurs, et chaque femme d'échevin, un joli bouquet au corsage ou à la main.

Au bas du siège du greffier se trouvait Mme Desjardins, et autour d'elle se groupaient Mmes Villeneuve, Conroy, Beausoleil, Cressé, Thompson, Hurteau, Préfontaine, Rainville, Germain, Robert, Tansey, Griffin, Dubuc, Wilson, Bumbrey, Costigan, Savignac, Brunet, Renault, Desmarteau, Dagenais, Hurtubise, P. Dubuc, Stearns, Smith et Leblanc; et Mlles Perreault, Nolan, Stevenson et Jeannotte. Les galeries et tout l'espace en disponibilité sur le parquet étaient remplis.

La cérémonie a eu lieu dans les meilleures conditions possibles, et la satisfaction remportée par tous atteste la popularité de notre nouveau maire, M. Desjardins.

On me demande de parler dans le *Carnet d'un Mondain* des règles sociales qui sont consacrées par l'usage en rapport avec les visites, les réceptions, les présentations, les titres, les préséances, les dîners, les *five o'clock teas*, les invitations et réponses, les mariages, les déjeuners (*luncheons*), les deuils, etc., etc..

Pendant ce temps de carême, où les mondanités sont mises de côté, je consacrerai chaque semaine quelques paragraphes à ces questions. J'emprunterai un peu aux habitudes anglaises qui *régnent* parmi nous, en les adaptant à la courtoisie française, avec laquelle elles s'allient si bien.

Laisser sa carte est un des devoirs sociaux les plus importants, car c'est la consécration de toute rencontre ou connaissance que l'on peut tenir à cultiver. C'est aussi le moyen d'élargir le cercle de ses connaissances; et la négligence de ce devoir, ou son accomplissement contrairement à l'étiquette, est de nature à isoler ceux qui tiennent à fréquenter la bonne société.

Voici le *code*, tel que consacré par l'usage, pour ce qui touche aux visites.

Le devoir de laisser les cartes incombe principalement à la femme: l'épouse laisse la carte de son mari; la fille, celle de son père; la nièce, celle de son oncle, selon le cas. Bref, la maîtresse de la maison remplit ce devoir auprès des gens chez qui elle sort avec son mari. Ainsi, ce dernier n'a rien à faire, si ce n'est de laisser sa carte chez ses amis non mariés, à qui une femme ne doit, en aucun cas, faire de visite ou laisser de carte.

Les hommes non mariés n'aiment généralement pas à se déranger pour faire visite ou laisser leur carte. Quand ils ont un cercle d'amis bien établi, ils peuvent ne pas en souffrir, car on sait toujours où les trouver. Mais quand un homme veut s'ouvrir les portes de la bonne société, s'il est peu connu et s'il tient à cultiver ses nouvelles connaissances, il lui faut rigoureusement laisser sa carte.

Les hommes non mariés doivent laisser leur carte, l'une pour le maître, l'autre pour la maîtresse de la maison, après toute réception à la suite d'une invitation écrite, et, à l'automne, après le retour à la ville des dames qui ont passé l'été aux eaux.

La carte d'un homme doit être *mince*, blanche, parfaitement unie et petite. Le nom doit être précédé de *Mr.* ou de tel autre titre qu'on a le droit de porter, comme, pour les militaires, *Capitaine, Colonel, Major*, etc.

Le nom ne doit jamais être suivi d'aucune abréviation ni d'aucun titre, à moins que ce soit sur une carte officielle.

L'habitude française de mettre son nom tout court n'est pas admise parmi nous. Nous sommes dans un milieu anglais, et ceux qui — c'est leur droit — refusent d'en accepter les règles sociales seront seuls à en souffrir.

De tous les titres, *l'honorable* est le seul qui ne doive jamais se mettre sur une carte. Au contraire, *Sir*, ou *le marquis*, ou tout autre titre de noblesse est de rigueur.

La carte d'un homme non marié doit porter son adresse, à son club ou à sa résidence, au bas, à gauche. Les cartes doivent être gravées en caractères parfaitement unis, sans aucune ornementation.

Une carte de visite ne doit, en aucune circonstance, être envoyée par la poste; mais dans des cas spéciaux, pour des raisons majeures, elle peut être laissée à domicile par une autre personne, mais pas sous enveloppe.

Il n'y a pas de nécessité pour un homme de laisser sa carte à une dame qu'il peut avoir rencontrée dans le monde, excepté quand cette dame lui a fait la gracieuseté de l'inviter à lui faire visite.

Un jeune homme ne doit jamais laisser sa carte à une jeune fille qu'il peut avoir rencontrée dans le monde sans rendre d'abord ce devoir à sa mère et ne doit pas, même après cette visite, se présenter le soir sans y avoir été formellement invité.

Après une invitation, acceptée ou non, un jeune hom-

me doit rendre une visite et laisser ses cartes dans les huit jours qui suivent l'invitation: — une pour le maître et l'autre pour la maîtresse de la maison, si l'invitation était au nom de M. et Mme X.; une seule, si l'invitation était au nom de Mme X. seulement.

Autant les hommes sont négligents dans l'accomplissement de leurs devoirs sociaux, autant les dames y mettent de ponctualité et de zèle.

Il est important pour ces dernières de tenir un livre où elles inscrivent les noms de leurs visiteurs et de leurs connaissances et la date où les visites ont été faites ou rendues.

La carte de visite d'une dame doit être gravée en caractères parfaitement unis, sans aucun ornement. Elle doit être mince, blanche et d'une grandeur de deux pouces et demi par trois et demi. Le nom doit être au centre de la carte et l'adresse au bas, à gauche. Son jour de réception peut être ajouté au bas de la carte, à droite.

Une femme mariée ne doit jamais mettre ses propres initiales sur sa carte, mais celles de son mari. Lorsqu'elle est l'épouse de l'aîné de la branche aînée, elle met simplement le nom de famille.

Il est maintenant considéré de mauvais goût d'avoir une seule carte pour le mari et la femme: "*M. et Mme X.*"

Une jeune fille ne doit pas avoir une carte à son nom, qui ne doit être inscrit qu'au-dessous de celui de sa mère. Cette règle ne s'applique pas aux dames non mariées qui dépassent la trentaine.

Si la mère est morte, le nom d'une jeune fille doit être mis au-dessous de celui de son père, mais sur une carte de dame et jamais sur une carte d'homme. Cette règle s'applique à un frère et une sœur qui demeurent ensemble. Toutefois cette règle, de rigueur en Angleterre, n'est guère observée par les Canadiennes, qui se sont américanisées et qui se donnent très souvent le privilège d'avoir une carte à elles.

Une dame en visite, à moins d'être très intime, ne doit jamais demander: "*Mme X. est-elle chez elle?*" mais: "*Mme X. reçoit-elle?*"

En sortant de visite, une dame doit laisser ses cartes, dans le passage, soit au garçon, soit à la servante, ou dans le porte-cartes quand il est à la main,—tout comme si elle n'avait pas été reçue.

Il est encore admis, *pour une dame*, de tourner le coin gauche du haut de sa carte, quand il y a des jeunes filles dans la maison, mais il vaut mieux laisser une carte additionnelle.

Une dame peut aussi laisser les cartes de son mari pour les fils ou un étranger en visite, lorsqu'ils sont sortis, mais jamais la sienne.

Une visite doit être rendue en dedans de quinze jours.

S'il y a de la maladie chez des connaissances qui ne sont pas des intimes, une dame doit porter sa carte en personne, et la laisser en écrivant, *au crayon*: "*Pour s'informer*," ou: "*To inquire*," et ces visites doivent être rendues aussitôt que possible, soit par une visite, soit en laissant une carte avec quelques mots de remerciements.

Ce sont là quelques-unes des règles admises en rapport avec les "*visites et cartes*." Le manque d'espace m'empêche d'entrer dans d'autres détails qui se présentent moins souvent.

Au prochain numéro pour "*les invitations*."